

René W. MILLY

MÉMOIRE et HOMICIDES

(Roman rosse et noir)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1787-8

© René W. MILLY

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Cette année là c'est Amédée Constant qui avait donné le signal d'ouverture des hostilités de la saison estivale. En dégommant la balayeuse municipale à l'heure de la sieste, à coups de calibre 12.

Certes, le niveau sonore de l'engin, vaille que vaille maintenu en état de fonctionnement à force d'acharnement thérapeutomécanique, pouvait porter sur les nerfs. Le gémissement continu des pignons accompagnant les halètements rauques du compresseur, ainsi que les pétarades cycliques des ratés à l'allumage, ne pouvaient être ignorés que des sourds profonds. Mais de là à flinguer tous azimuts, il y allait vraiment très fort, le père Constant.

Enfermé au cœur de la source du chahut, Antonin Magne, l'un des trois cantonniers du village, ne se rendit pas de suite compte qu'il faisait office de cible mobile pour l'octogénaire le plus caractériel résidant sur cette rive de la Durance. C'était pas un nerveux l'Antonin, mais je m'en voudrais de prononcer le mot de paresseux. Simplement, un homme connaissant la valeur des efforts sous la pesanteur du soleil provençal et, dans le même temps, doté d'un vrai sens de l'économie. Vous suivez le raisonnement ?

Revenons à la balayeuse.

L'engin en question offrait une forte ressemblance avec une grosse brique noire et blanche montée sur roulettes. Des balais circulaires tournoyant façon derviche proche de l'extase mystique dépassaient de ses flancs. À l'arrière, le moteur protégé par un capot métallique ajouré. À l'avant, une bulle vitrée ne laissant rien ignorer des activités du

conducteur.

Les deux premières cartouches, balancées coup sur coup, étaient chargées au petit plomb, celui utilisé pour le gibier à plumes. Elles ne firent pas grand dégât. Les tirs, quasiment verticaux depuis le balcon de la chambre du vieux, au premier étage, se dispersèrent sur l'asphalte de la place après avoir doublement balafré la blancheur du capot.

Nous n'étions que deux à profiter de l'ombrage des platanes, sur la terrasse du bar de la Fontaine, Fernand Tramoni et moi-même. Chacun devant son guéridon garni d'une verre sec comme un con de nonne et d'un journal entièrement lu depuis la fin de l'apéritif. J'avais eu la flemme de rentrer déjeuner seul chez moi et m'étais contenté d'un sandwich au jambon corse. Maintenant c'était l'heure de la sieste et l'idée de parcourir un kilomètre à pied sous le soleil du début de juillet me sapait le moral.

Mes réflexes firent un retour en force dès la première détonation. Ma main droite courut toute seule son chemin vers le creux de mes reins, quelques centimètres au-dessus de la ceinture. L'écho du second coup de feu claquait encore sur les façades que déjà je braquais mon téléphone pour abattre le tireur. L'habitude de porter un pistolet ne s'oublie jamais, surtout si on se trimbale le portable au même endroit, pour ressentir encore un poids rassurant contre la chemise, tout près de la peau.

Une autre habitude acquise au long des années de pratique policière, c'était l'évaluation rapide d'une situation de crise, quelque chose comme la segmentation de la scène générale en trois ou quatre images indépendantes.

Première image : la balayeuse qui s'était à peine éloignée et tournicotait sur place, obstinée à absorber au fond de ses

entrailles un emballage de cigarettes récalcitrant. Je distinguais parfaitement Antonin, casquette enfoncée jusqu'à la limite des sourcils et mégot artisanal collé au coin de la bouche, qui manipulait sans hâte le levier de commande de son engin.

Deuxième image, la silhouette maigrelette du père Constant, debout sur le balcon clos de volutes en fer forgé, embrumé dans un nuage bleuté de poudre brûlée. Rares cheveux blancs ébouriffés en touffes désordonnées, pyjama rayé en tranches verticales bordeaux et gris, fusil de chasse à deux canons superposés, présentement ouvert pour recevoir de nouvelles munitions.

Troisième image, et pas la plus flatteuse pour votre serviteur, l'ex-commissaire Gérard Germain en position du tireur accroupi, prêt à balancer un ou deux textos de gros calibre dans la poitrine du forcené.

« Il va y aller avec du lourd cette fois. »

C'était la voix de Tramoni. Pas plus tendue que s'il avait annoncé un dix de der à la belote. Le vieux bonhomme, aussi sec qu'un pruneau oublié au fond d'un sac, n'avait pas daigné se décoller du dossier de la chaise et seul son cou maigre tendu vers la source de l'incident indiquait son relatif intérêt pour l'actualité du moment.

– Qu'est ce qui vous fait penser ça ? demandai-je sans détourner les yeux.

– Les cartouches elles sont noires. Les noires, c'est des balles à ailettes pour le sanglier.

Puis, après une pause destinée à remettre en place, du bout d'une langue agile, son dentier voltigeur :

– Celles-là peuvent faire vraiment mal. Ça craint.

Il n'avait pas tort.

Je vis distinctement la flamme qui jaillissait du canon. Simultanément, une sorte de vibration traversée d'éclats de métal s'éleva sur le haut de la balayeuse, dix centimètres avant la partie transparente, et un énorme « boum ! », suivi d'un fracas de verre brisé, se fit entendre au niveau du rez-de-chaussée de la maison située face à celle du tireur.

C'est fou le merdier qu'une vingtaine de grammes d'acier gainé de plomb, propulsés à environ six cents kilomètres heure, peuvent causer en rien de temps. Après avoir ricoché sur sa cible, le projectile avait parcouru toute la largeur de la place, fracassé et décroché un lourd volet en bois, anéanti le double vitrage de la porte-fenêtre placée derrière et, selon toute vraisemblance, terminé sa course dans un mur de plâtre, vu le nuage blanc qui se répandait avec vélocité vers l'extérieur.

Une voix mâle et incontestablement courroucée beugla « C'est quoi c'te putain de merde de connerie ? » juste au moment où le deuxième tir partait.

Plein but, cette fois. Exactement au centre du capot, avec un très bel impact d'entrée, assez large pour y glisser l'avant-bras d'un enfant. Pour autant, bien entendu, que quelqu'un eut l'idée saugrenue de se servir des membres d'un mioche comme système de mesure. Auquel cas, soit dit en passant, il serait congru d'accomplir les démarches nécessaires pour ôter à la dite personne ses droits parentaux. Mais là je m'égare peut-être, non ?

La balayeuse décolla du sol dans un sursaut de bête touchée à mort, avant de retomber immobile sur ses quatre roues en émettant un ultime gargouillis d'engrenages martyrisés laissant présager des blessures irrémédiables.

Le silence régna sur la placette durant quelques secondes d'éternité. Même les cigales de la petite oliveraie enclose dans les murs du village se la fermaient. Puis il y eut le grincement de la portière de l'engin municipal et le frottement languide des semelles d'Antonin sur le bitume. Il fit le tour de sa balayeuse, hocha longuement la tête en contemplant la déchirure dans le métal, releva d'une chiquenaude le bord de sa casquette et se décida à tourner un regard placide vers le balcon, derrière lui.

– Tu n'as rien ? s'enquit fort civilement Amédée Constant, avec cette pointe d'accent provençal qui est comme l'ail dans la soupe au pistou.

– Hé non, comme tu vois, répondit tout aussi aimablement le balayeur mis à pied.

– C'est bieng, alors. Je vais me continuer la sieste maintenant que c'est tranquille, annonça le vieillard en remettant l'arme à la bretelle.

– Bonne sieste alors et à plus tard, grommela Antonin.

Mais les volets s'étaient déjà croisés devant la chambre de l'irascible.

Les gendarmes arrivèrent un quart d'heure plus tard, avec les sirènes et les feux bleus comme dans les feuilletons américains. Six gars en tout, dans une fourgonnette et un break Peugeot qui avait déjà beaucoup vécu. On pouvait parler d'intervention rapide, vu qu'ils avaient une douzaine de kilomètres sinueux à parcourir avant d'arriver jusqu'à Bastide d'Aigues.

Il n'y avait que des jeunes dans cette brigade. Des fringants sans graisse superflue, avec les cheveux ras et le

regard réglementaire « tiens-toi-tranquille-car-je-suis-le-bras-armé-de-la-loi ». Pour le coup ils improvisèrent un super show avec gilets pare-balles, pistolets, mitraillettes et même un fusil à pompe.

Beau matériel et belle scénographie. Il n'y avait rien à redire sur leurs progressions par bonds pour passer d'une voiture stationnée à une autre, histoire de cerner l'entrée de la maison du forcené. Si on m'avait demandé mon avis, j'aurais juste critiqué l'emplacement choisi par le tireur central, celui au riot-gun, certes bien abrité par la masse de la balayeuse, mais aussi couché à plat ventre au milieu de la flaque d'huile de vidange qui sourdait de la carcasse du monstre mécanique foudroyé. Mais après tout, seuls ceux qui ne font rien ne font pas de bêtises.

En attendant que les forces de l'ordre se mettent à l'œuvre pour de bon, la terrasse du bar de la Fontaine s'était remplie autant que pour une journée de marché.

Avec les picots blancs de sa barbe invariablement longue de trois jours, sa démarche coulée de bandit d'honneur aux aguets dans le maquis et la noire sévérité de son regard sur les pinzuti qui lui encombraient la terrasse, Pascal Santini portait au plus haut l'image d'insulaire fierté virile que l'on est en droit d'attendre d'un natif de Corte. Pour l'heure il débitait à tour de bras des bières à la pression pour les messieurs, du sirop d'orgeat pour les dames et des sodas garantis exempts de produits naturels pour les minots.

Les commentaires allaient bon train sur le coup de folie du père Constant et, laissant traîner une oreille attentive, j'en appris de belles sur le vieux bonhomme que je ne connaissais que de vue. Car il apparaissait que ce n'était pas la première fois qu'il lui prenait l'errance de confondre son

prochain avec une pipe en terre pour tir forain.

La *vox populi*, en l'occurrence par le truchement d'un dialogue entre Fernand Tramoni et Jean Lechevalier, son habituel partenaire à la belote, reconstituait l'historique des événements :

- Si c'est pas malheureux quand même... À son âge !
- Té, c'est qu'il y a pas d'âge pour jouer au con. La preuve !
- Surtout que c'est la troisième fois. Là, ils vont se le garder à perpète, les infirmiers de l'asile à Montfavet.
- C'est bien possible. D'abord ça été le jour où sa femme a pris ses cliques et ses claques pour partir avec le forain qui tenait le carrousel, à la fête votive.
- Je m'en souviens, c'était il y a au moins trente ans. L'Amédée, il avait vidé en l'air tout le chargeur d'un pistolet. J'ai jamais pu savoir si c'était de rage ou de soulagement.
- Si j'avais été dans le cas, ç'aurait été du soulagement.
- Qu'est ce que tu me racontes ? T'es veuf depuis cinq ans.
- Justement. J'ai du attendre.
- Pauvre Léonie, si elle t'entendait. Après il y a eu cette fête de la musique, en quatre-vingt douze, tu te rappelles ?
- Oh oui, que je me souviens. Mais c'était en quatre-vingt quatorze. Même que je me suis dit, après que les gendarmes ils aient perquisitionné la maison, qu'il avait fallu cinquante ans tout juste pour retrouver les armes du dernier parachutage des Américains, celui pour le maquis du Mourre Nègre qui s'était égaré. Quatre caisses bien pleines,

qu'ils avaient récupéré.

– Tu as raison, Jeannot. Une drôle de cachotterie qu'il avait fait là, notre collègue.

– Le Constant c'était un franc-tireur au milieu des francs-tireurs. Il en faisait qu'à sa mauvaise tête.

– Ouais. Je préfère plus penser à ce temps là, c'est trop loin tout ça.

– En tous cas, lui il avait pas oublié comment se servir d'une de ces mitraillettes anglaises tout en ferraille qu'on recevait dans les containers.

– Ça, tu n'as pas tort. Il avait rafalé à tout va. Deux chargeurs de trente cartouches au-dessus des musiciens. Même que cette année-là on n'a pas eu besoin d'élaguer les platanes sur la place, le boulot était fait en avance.

– Malgré tout ce temps passé chez les fous, il continue de pas supporter le bruit, l'Amédée.

– Faut croire. Pourtant il était devenu bien calme, avec tous les médicaments qu'il prenait.

– Il a peut-être oublié de les avaler. Ou alors, à force, ça ne faisait plus effet ?

– Va savoir...

« Rendez-vous. La maison est cernée ! »

À capter la discussion des deux octos, j'en avais un peu oublié les préparatifs des hommes de la maréchaussée. Les voilà qui se manifestaient bruyamment avec un mégaphone.

Comme au cirque quand le spectacle va enfin commencer, une vague de « Aaaah ! » impatients monta de la foule des spectateurs agglutinés sur la terrasse du bar, suivie de murmures de protestation quand un renfort de gendarmes nous contraignit à dégager les lieux pour nous

replier à l'intérieur. Selon eux, l'affaire pouvait s'avérer dangereuse. Heureusement il restait possible de suivre l'intervention des forces de l'ordre depuis les fenêtres grandes ouvertes. J'y parvins au moment où un nouveau commandement se faisait entendre.

« Sortez les mains en l'air ou nous donnons l'assaut ! »

Silence de mort.

Je comptais six hommes en bleu, l'arme au poing, répartis de part et d'autre de la façade, à l'abri des voitures en stationnement.

On entendit le grincement d'un volet.

La tension monta d'un cran, devint palpable telle une vague de poussière qui picote le nez et assèche la gorge des plus téméraires.

Le père Constant se glissa sur le balcon avec le naturel d'un pape venant bénir *urbi et orbi* la foule des fidèles assemblés.

Le dé clic des leviers d'armement salua son apparition. L'homme au mégaphone, le plus gradé de la brigade, eut un geste impératif de la main pour contenir temporairement l'ardeur homicide de ses hommes.

La voix chevrotante du vieillard en pyjama rayé parvint distinctement jusqu'à nous.

« En voilà bien une affaire. Si c'est pas possible de faire la sieste tranquillement, je préfère encore retourner à Montfavet. Oh, coquin de sort ! »

Ne vous usez pas trop les yeux devant votre atlas pour repérer Bastide d'Aigues, vous ne trouverez le nom du village dans aucun. Je me suis laissé dire que cet ostracisme remonterait au tout début du siècle précédent, lorsque des équipes de cartographes parcouraient la France pour créer les premières cartes routières indispensables à l'industrie automobile naissante.

Il faisait fort chaud dans le département du Vaucluse lorsque ces braves gens abordèrent la partie sud du Luberon. Tellement chaud qu'ils ne firent preuve d'aucune modération quand l'un ou l'autre viticulteur du coin leur proposait de marquer au mas une pause rafraîchissante. Dans les environs, Cucuron, Vaugines et Lourmarin furent quand même dûment recensés mais, leur état éthylique s'aggravant, ils décidèrent d'abrégier la journée et s'en allèrent passer la nuit à Cadenet, le chef-lieu de canton, oubliant Bastide d'Aigues au passage. L'erreur ne fut jamais rectifiée. C'était une des petites misères de l'histoire qui faisaient bouillir Bruno Delonghi, notre nouveau maire.

Il ne fallait d'ailleurs en général pas grand chose pour l'amener au point d'ébullition, ce récent quinquagénaire qui avait, l'année précédente, conquis le poste de premier officier municipal au terme d'une lutte acharnée entre les adeptes de la préservation d'un mode de vie campagnard pétri de douceur indolente, clan auquel je me ralliais volontiers, et d'autre part les modernistes, apôtres d'une dynamisation des structures villageoises pour rameuter une partie de la déferlante touristique luberonnaise vers les

finances communales.

La balayeuse avait été, parmi d'autres arguments électoraux, un des fleurons du plan rénovateur de l'équipe Delonghi. Un village récuré comme la salle blanche d'une fabrique de puces électroniques était sensé faire affluer la clientèle des européens du nord, populations à fort pouvoir d'achat et, paraît-il, très à cheval sur les règles d'hygiène. La mairie de Cadenet n'avait été que trop heureuse de céder à ce nouveau collègue un engin que le chef du garage municipal, lassé de lui trifouiller les entrailles pour y maintenir une étincelle de vie, avait plus d'une fois menacé d'abandonner dans les collines, sans autre forme de procès.

Le coup de fusil du père Constant, par un chaud après-midi du début juillet, venait de ruiner une partie des espérances du maire de Bastide d'Aigues. Plus d'un habitant, et je faisais partie du lot, s'en réjouissaient discrètement.

J'évitais autant que possible de me mêler des querelles de clocher susceptibles d'agiter les habitants de mon village d'adoption. Non que ces sujets me soient indifférents, mais je gardais présente à l'esprit la notion de n'être qu'un étranger. Plus grave encore : d'être un étranger qui n'est pas d'ici. La différence vous semble hermétique ? Marcel Maréchal, l'ancien directeur de l'école communale, m'avait mis au parfum quelques mois après mon inscription sur les listes électorales.

Il y avait d'abord « *les gens d'ici* », ceux qui sont nés dans l'enceinte de Bastide d'Aigues et avant eux leurs parents, grands-parents et autres aïeux.

Ensuite se situaient « *les gens qui ne sont pas d'ici* ». Évidemment moins cotés que les précédents quant au niveau